La Société d'Edition de Revues

CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

CESSER DE PRENDRE LE NOUVEAU TESTAMENT POUR UN ROMAN

Régis Burnet

S.E.R. | « Études »

2022/5 N° 4293 | pages 77 à 88

ISSN 0014-1941

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.info/revue-etudes-2022-5-page-77.htm

Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..
© S.E.R.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

© S.E.R. | Téléchargé le 03/05/2022 sur www.cairn.info (IP: 84.17.43.114)

CESSER DE PRENDRE LE NOUVEAU TESTAMENT POUR UN ROMAN

Régis BURNET

De nos jours encore, la distinction entre historien et théologien semble opératoire pour séparer deux manières d'aborder le Nouveau Testament. Or, ce distinguo, qui s'invente au XIXe siècle, repose sur une vision littéraire aujourd'hui dépassée : les évangiles seraient une sorte de roman que les uns liraient avec crédulité et les autres avec suspicion. Non seulement la théorie romanesque a beaucoup évolué, mais les voies qu'a prises l'exégèse contemporaine ont rendu ces questions parfaitement caduques.

« Vous parlez en historien ou en théologien ? » Combien de fois cette interrogation revient lorsque quelqu'un s'aventure à commenter les textes bibliques, et surtout qu'il se lance sur le Nouveau Testament ! En effet, avant même d'entendre sa lecture, il semble naturel de sommer son interlocuteur de prendre position d'un côté ou de l'autre. Et encore heureux quand on pose la question ! Bien souvent, on se tait et on accuse silencieusement l'interprète qu'on a pu rattacher à une institution confessionnelle, qu'elle soit orthodoxe, catholique ou protestante, d'être un théologien imperméable à la méthode historique. Mais ces deux postures – « historien » et « théologien » – ont-elles encore un sens ? Poser un regard rétrospectif sur ces cent cinquante dernières années permet de déjouer ce piège issu d'une conception datée de ce qu'est le

Nouveau Testament, de ce qu'est l'histoire et de ce qu'est aujourd'hui l'art d'interpréter les textes, l'exégèse[1].

Prendre l'Évangile pour un roman

Disons-le d'emblée : la distinction entre historien et théologien n'a plus de sens. En effet, elle repose sur une conception datée de la littérature, et en particulier du genre romanesque : la capacité de la narration à dire le réel, énoncée au XVIIIe siècle et renforcée au cours du XIXe siècle. De Goethe à Zola, on croit que le récit, dont le roman représente la quintessence, est ce « mentir vrai » qui exprime la réalité mieux que la réalité elle-même parce qu'elle la met en scène. Que l'on songe à la fameuse formule de Stendhal dans *Le rouge et le noir* qui voit dans le roman un « miroir qui se promène sur une grande route[2] » ou bien à sa déclaration d'amour pour les « petits faits vrais » dans sa célèbre lettre à Honoré de Balzac du 30 octobre 1840[3], où il affirme les collectionner depuis sa plus tendre enfance et en parsemer ses romans.

Or, c'est sur cette opinion que s'est fondée la quête du Jésus historique du XIXe siècle. Pour s'en convaincre, il suffit de lire cet ouvrage emblématique qu'est *La vie de Jésus* d'Ernest Renan. Dans sa préface, il appelle les évangiles des « biographies de Jésus » et les identifie à du roman. Il déclare de Marc qu'il est « beaucoup plus exact sur les petits faits, bref jusqu'à la sécheresse, pauvre en discours, assez mal composé[4] ». Autrement dit, étant le plus mauvais narrateur des quatre évangélistes, il a le plus de chance d'être le plus fidèle à la réalité. Ce qui se dit ici en filigrane, c'est qu'à l'instar de Stendhal, les évangélistes ont emprisonné les « petits faits vrais » dans un emballage narratif.

L'historien doit donc se livrer à une critique littéraire à la Sainte-Beuve : faire sauter la gangue narrative pour retrouver le diamant de la « vérité » d'un homme et d'une époque, et à son tour produire une

1. Cet article doit beaucoup à la longue conversation que nous avons eue mon collègue Geert Van Oyen et moi-même sur le Jésus historique et sur les rapports de la théologie avec les autres sciences humaines. Voir, entre autres, les deux articles que nous avons écrits ensemble : « Du Jésus des Écritures au Christ des théologiens : retour sur une formulation problématique » à paraître dans les *Cahiers de Biblia Patristica*, et « Deux cent cinquante ans après Lessing, où en est-on de la recherche sur Jésus ? » à paraître dans *Communio*. Je remercie également mon collègue Matthieu Richelle, ainsi que mes doctorants Mario al Habr, Pierre-Édouard Detal et Pierre de Marolles, de leurs corrections et suggestions.

2. Stendhal, *Le rouge et le noir*, Levavasseur éditeur, 1831, chapitre 19, p. 224.

3. Stendhal, *La chartreuse de Parme*, Pierre-Jules Hetzel éditeur, 1846, pp. 522-525.

4. Ernest Renan, *La vie de Jésus*, Michel Lévy éditeur, 1863, p. XIX (introduction).

narration pour les faire comprendre au lecteur. Non plus un « évangile », mais une « vie de Jésus ». En résumé, la distinction entre historien et théologien s'établit ainsi : le théologien est le lecteur naïf, victime des artifices du romancier qui prend le récit au pied de la lettre, tandis que l'historien est l'astucieux interprète qui sait séparer le bon grain de l'ivraie.

En maintenant la scission entre théologien et historien, nous reproduisons sans l'interroger cette distinction polémique un peu grossière, instaurée par la discipline historique du XIXe siècle. Comme l'a montré Ivan Jablonka, celle-ci cherchait à se faire une place dans un système littéraire en voie d'éclatement, en poussant vers la sortie des formes qui avaient tenu jusque-là le haut du pavé, notamment la littérature théologique[5]. Or cent cinquante ans se sont écoulés et nous avons modifié notre regard sur la narration et le genre romanesque, sur la capacité de l'histoire à rendre compte objectivement du passé et, espérons-le, sur la propension des théologiens à gober sans réfléchir tout ce que racontent les textes bibliques.

Les quêtes du Jésus historique

Toute l'évolution de la recherche exégétique depuis le XIXe siècle revint en effet à se débarrasser de cette opinion consistant à voir dans les évangiles des romans naturalistes, tâchant d'emprisonner le réel dans une trame narrative.

La première étape a lieu au tournant du XXe siècle. Deux auteurs y contribuent[6]. Wilhelm Wrede, d'une part, qui montre que l'évangile de Marc n'est pas un document aussi fiable que le croyait Renan. En effet, le « secret messianique », qui veut que le Jésus de Marc fasse tout pour taire son statut de messie, semble une élaboration théologique de l'évangéliste et de l'Église primitive, de sorte que le texte ne peut être utilisé pour restituer quoi que ce soit de la psychologie de Jésus. Albert Schweitzer, d'autre part, insiste sur l'importance de l'urgence eschatologique dans la prédication de Jésus. Après sa mort, dit Schweitzer, le Royaume n'étant pas venu, il a fallu réorganiser message et péripéties

5. Ivan Jablonka, *L'Histoire est une littérature contemporaine*, Seuil, « Points », n° 533, 2017.

6. Wilhelm Wrede, *Das Messiasgeheimnis in den Evangelien zugleich ein Beitrag zum Verständnis des Markusevangeliums*, Vandenhoeck et Ruprecht éditeurs, 1901 ; Albert Schweitzer, *Von Reimarus zu Wrede, eine Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, Mohr Siebeck éditeur, 1906.

selon un autre prisme, celui du Serviteur souffrant d'Isaïe 53, ce qui décourage toute reconstitution du fil des événements. Rudolf Bultmann systématisa ces travaux : pour lui, les évangiles étaient influencés par la catéchèse (le kérygme) de l'Église primitive et ne formaient pas des sources fiables pour une vie de Jésus. Tout ce que nous pouvons ou devons savoir sur le Jésus historique se trouve condensé dans la compréhension de l'existence humaine qui peut être glanée dans ses enseignements[7]. On fait donc un grave contresens en laissant le Jésus de l'Histoire aux historiens, en réservant le Christ de la foi aux théologiens et en attribuant ce mot d'ordre à Bultmann. Ce que montre le maître de Marburg, c'est que le Jésus de l'Histoire est à jamais inaccessible (y compris aux historiens !), puisque tous les témoignages dont nous disposons ont été rédigés après l'événement pascal qui les a irrémédiablement affectés.

> « *Le Jésus de l'Histoire est à jamais inaccessible* »

Comment ne pas reconnaître dans cette incapacité du texte à dire le vrai l'évolution même de la compréhension de ce qu'est un roman ? Celui-ci ne saurait plus être le miroir limpide de la réalité. D'une part, le réel se dérobe comme l'illustrent les symbolistes, de Joris-Karl Huysmans à Stéphane Mallarmé, pour qui le monde n'est que le reflet d'une réalité supérieure que le langage suggère de manière imparfaite. Et surtout, d'autre part, le roman n'est pas un miroir, il est un acte souverain de la toute-puissance du narrateur qui, à l'instar de Marcel Proust, recombine les souvenirs et les reconfigure dans une saisie individuelle qui ne tient que par la puissance du langage et non par son ancrage à la réalité.

La deuxième étape de la quête du Jésus historique suit, tout autant que la première, le regard porté sur le genre romanesque. En effet, après le temps de la toute-puissance narrative, vient celui de la méfiance, que Nathalie Sarraute a parfaitement analysé dans son fameux article « L'ère du soupçon », paru dans les *Temps modernes* en 1950 : doutant de ne plus jamais retrouver les petits faits vrais dont il était friand, le lecteur se détourne du roman. Celui-ci « s'impatiente et cherche déjà, pour échapper à ses difficultés actuelles, d'autres issues[8] ». Et l'issue trouvée

7. Rudolf Bultmann, *Die Geschichte der synoptischen Tradition*, Vandenhoeck et Ruprecht éditeurs, 1921.

8. Nathalie Sarraute, « L'ère du soupçon », *Les Temps modernes*, février 1950, repris dans *L'ère du soupçon. Essais sur le roman*, Gallimard, 1956, pp. 57-79 (ici p. 78).

fut le recours à de subtils systèmes théoriques pour renouer de manière non naïve avec la réalité : la multiplication des points de vue dans *Le planétarium* de la même Nathalie Sarraute (Gallimard, 1959), la déstructuration de la temporalité dans *La modification* de Michel Butor (Minuit, 1957), l'abandon de toute narration dans *La route des Flandres* de Claude Simon (Minuit, 1960). En exégèse, on parvint à la même solution, par des dispositifs tout aussi complexes. Ernst Käsemann, l'un des disciples de Bultmann, affirme en effet que les auteurs des évangiles ont brossé des portraits différents de Jésus, parce que l'histoire est intrinsèque à leur foi : pour eux, le Jésus terrestre et le Seigneur ressuscité sont identiques[9]. Pour le retrouver, il convient de multiplier les perspectives et de mettre au point une série de « critères de fiabilité historique » pour passer au crible de la critique chacun des éléments textuels. Comme pour les tenants du Nouveau Roman, s'il est chimérique de parvenir à une narration unifiée – une « vie de Jésus » –, il est possible de reconstituer la complexité de la réalité par fragments. En bref, si on renonce à la narration historique, on n'a pas abandonné l'espoir de trouver des « petits faits vrais ».

On a parfois fait arrêter cette nouvelle quête aux années 1980 pour faire commencer une troisième quête, incluant une dimension sous-estimée jusqu'à l'ouvrage jugé fondateur de Ed Parish Sanders, *Jesus and Judaism*[10] : l'ancrage palestinien de Jésus et sa participation aux débats théologiques judéens. En réalité, comme le montrent les travaux de John Paul Meier, qui représente la quintessence de cette application des critères[11], cette troisième quête est en continuité avec la deuxième. Elle ajoute simplement un nouveau critère : celui de la cohérence avec le judaïsme du Second Temple. Et, là encore, cela ne surprend pas le connaisseur de l'histoire littéraire. Ce soudain intérêt pour la culture juive correspond parfaitement à la contestation de l'impérialisme de la culture occidentale, marqué par l'irruption de voix venues d'autres continents. L'exégèse adopte depuis bien plus longtemps un regard multiculturel que la scène littéraire parisienne, qui consacre seulement en 2021 un écrivain africain, Mohamed Mbougar Sarr, par le Prix Goncourt.

9. Ernst Käsemann, « Das Problem des historischen Jesus » (1953), *Exegetische Versuche und Besinnungen*, volume 1, Vandenhoeck et Ruprecht éditeurs, 1960, pp. 187-213.

10. Ed P. Sanders, *Jesus and Judaism*, SCM Press, 1985.

11. John P. Meier, *Un certain Juif, Jésus. Les données de l'histoire*, cinq volumes, Cerf, 2004-2018.

La lecture des travaux issus de cette quête redémarrée après les années 1950 donne une preuve un peu différente de l'inanité de la distinction entre historiens et théologiens. Tout se passe comme si les exégètes avaient tellement intériorisé les critiques exprimées à leur encontre qu'ils en étaient devenus paranoïaques : il fallait à tout prix donner des garanties d'objectivité à leur recherche, des gages de rigueur historique. Nulle part ailleurs, les textes sont aussi bien édités ; nulle part ailleurs, la moindre variante est scrutée avec une précision aussi maladive. On en sait plus sur la petite Judée que sur n'importe quel endroit de l'Empire romain, car la moindre trace, le moindre détail textuel est l'objet de dizaines d'articles, livres, débats. La machine s'est emballée, car elle n'est jamais sortie de ce redoutable piège construit au XIXe siècle, confondant théologie avec crédulité et histoire avec sens critique.

L'exégèse à l'heure de la Théorie

Une petite anecdote l'exprime parfaitement. Le 11 août 1968 mourait à Lourdes Mgr Lucien Cerfaux, qui avait marqué les études bibliques des années 1950. Sur sa table de travail, on retrouva le texte suivant : « J'ai passé ma vie à me faire la main au métier d'historien… Je crois connaître la documentation chrétienne autant que d'autres. Je n'ai jamais trouvé que l'étude historique diminuait ma foi. J'ai trouvé un contact vivant avec le Christ de l'Histoire et je suis sûr que c'était en même temps le Christ de ma foi[12]. » Bouleversante confession de ce vieux maître qui, au seuil de la mort, croyait encore qu'il devait se justifier.

Pourtant, depuis le début des années 1950, une série de penseurs avaient rapproché la manière de faire de l'histoire, de celle d'analyser la littérature et enfin de celle de faire de la philosophie et de la théologie. On a pu donner à ce grand mouvement différents noms – Nouvelle Histoire, *linguistic turn* (« tournant linguistique », formule de Richard Rorty), post-structuralisme –, mais ce sont les Anglo-Saxons qui ont trouvé l'expression la plus juste : « la Théorie ». Celle-ci se fonde sur l'idée que les différentes questions que se posent les sciences humaines

12. Mgr Albert Houssiau, « La personnalité spirituelle de Mgr Lucien Cerfaux », dans Serge Holvoet (dir.), *Lucien Cerfaux (1883-1968)*, Cerf, « Patrimoines », 2019, pp. 9-10. Je remercie Mgr Houssiau de m'avoir fait connaître ce texte.

sont avant tout des questions d'élucidation du langage. Le tournant inauguré dans les années 1950 constitue en somme la renonciation à ce rêve d'immédiateté d'un langage universel, univoque, qui ne fait que transcrire le réel. C'est le lieu d'un rapport de force : « la langue est toujours fasciste[13] », selon l'expression fleurie de Roland Barthes ; elle est l'objet d'un « pouvoir » pour Michel Foucault, non seulement pour accéder au droit d'avoir un discours, mais aussi pour convaincre, voire manipuler ceux qui l'écoutent. C'est également le lieu d'une recréation du monde bien loin de la *mimèsis* naïve, comme le disait Paul Ricœur : on peut lire l'évangile de Marc comme un roman, mais en sachant qu'il est tout autre qu'un roman, ainsi que l'explique avec clarté Geert Van Oyen[14]. C'est enfin le lieu d'un travail de collaboration entre l'instance émettrice et l'instance réceptrice (on n'ose plus parler d'auteur et de lecteur) : non seulement le récepteur doit décoder ce qui lui est dit (les chemins par lesquels il y parvient font l'objet de la critique narrative ou rhétorique), mais faire entrer ce qu'il décode dans son propre univers mental en fusionnant l'horizon d'écriture de l'auteur avec son propre horizon d'attente, pour parler comme Hans-Georg Gadamer.

> *« On peut lire l'évangile comme un roman, en sachant qu'il est tout autre »*

Au-delà d'être un historien ou un théologien, l'exégète est surtout un *interprète* qui applique une *théorie*, ce qui conduit à une explosion des perspectives : études culturelles, déconstruction, études ethniques, théorie féministe, genre et sexualité, théorie narrative, études postcoloniales, postmodernes, poststructuralistes, psychanalyse, théorie de la réponse du lecteur (*Reader-Response Theory*), etc.[15]

Une nouvelle ère du soupçon

Si la Théorie apparaît souvent aux universitaires européens – dont l'auteur de ces lignes ! – comme le dernier cri qui relègue les tenants de la distinction entre historiens et théologiens au rang de dinosaures,

13. Roland Barthes, *Leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France prononcée le 7 janvier 1977*, Seuil, 1978, p. 14.

14. Geert Van Oyen, *Lire l'évangile de Marc comme un roman*, Lessius, 2011.

15. Pour la présentation des théories : Gregory Castle (éd.), *The Blackwell Guide to Literary Theory*, Blackwell, 2007. Pour leur application aux études bibliques : George Aichele (*et al.*), *The Postmodern Bible*, Yale University Press, 1995.

ils sont déjà eux-mêmes des dinosaures pour les nouveaux venus de l'évolution exégétique, petits mammifères bien plus véloces. La dernière décennie du XXe siècle représente en quelque sorte le Thermidor de la théorie littéraire[16]. Plusieurs raisons peuvent être avancées, notamment la séduisante thèse de Vincent Kaufmann pour qui cette efflorescence de théories constituerait le baroud d'honneur d'universitaires conservateurs tentant d'assurer le primat des « classiques », des « grandes œuvres » face au déferlement de la culture populaire[17]. Il convient d'aller plus loin : le triomphe du cinéma, de la bande dessinée, du jeu vidéo des années 1990, en attendant Netflix et Amazon Prime, n'est que la première étape du grand mouvement de contestation des magistères intellectuels. Les créateurs de la théorie ressemblent à un club de *gentlemen* aisés, blancs et majoritairement morts. « Qu'ont-ils encore à dire de la diversité du monde, de ses cultures et de ses tensions ? », s'interrogent les nouveaux venus qui critiquent les postures interprétatives du passé.

> « Cette nouvelle ère du soupçon met en accusation les interprètes eux-mêmes »

Elisabeth Schüssler Fiorenza illustre parfaitement ce changement de paradigme. Cette dernière avait été dans les années 1980 l'une des tenantes de l'exégèse féministe (et donc de la Théorie) grâce à son fameux livre *In Memory of Her*[18] qui expliquait que les femmes, à qui Jésus avait fait jouer un grand rôle, avaient été maintenues en situation de minorité par les premières communautés chrétiennes. En 2000, elle rédige *Jesus and the Politics of Interpretation*[19] pour démontrer que les portraits de Jésus proposés par la méthode historique, malgré la prétendue objectivité des critères méthodologiques, correspondent aux projections de leurs auteurs : des hommes blancs, de culture occidentale. En prétendant produire des connaissances sur le « vrai » Jésus, ces chercheurs ont refusé de rendre compte de leurs préjugés culturels et de leurs intérêts propres. Le livre vitupère les discours idéologiques sur « Jésus et les femmes » qui seraient empreints d'antijudaïsme et d'antiféminisme.

16. David Richter (éd.), *A Companion to Literary Theory*, Wiley Blackwell, 2018, pp. 2-3.

17. Vincent Kaufmann, *La faute à Mallarmé. L'aventure de la théorie littéraire*, Seuil, « La couleur des idées », 2011.

18. El. Schüssler Fiorenza, *In Memory of Her*, Crossroad, 1983 ; traduction française publiée dans *En mémoire d'elle. Essai de reconstruction chrétienne dans la théologie féministe*, Cerf, « Cogitatio Fidei », n° 136, 1986.

19. *Id.*, *Jesus and the Politics of Interpretation*, Continuum, 2000.

Ce texte est caractéristique de cette nouvelle ère du soupçon qui met en accusation non plus les interprétations, mais les interprètes eux-mêmes et les invite au décentrement. L'accusation de patriarcalisme n'est qu'une étape. C'est globalement toute la question du genre que l'on s'emploie à revoir, de la féminité à la masculinité, en passant par les relations de même sexe et l'asexualité. Les débats sont vifs et beaucoup plus complexes que la caricature présentée d'ordinaire dans le microcosme, comme le prouve un recueil d'articles de ces vingt dernières années, édité par Rhiannon Graybill and Lynn R. Huber[20]. De même, l'européocentrisme est remis en cause. Là aussi, on est très loin de l'apparente naïveté sur les agendas politiques des uns et des autres, comme le confirme le collectif dirigé par Katja Sarkowsky et Mark U. Stein, intitulé *Ideology in Postcolonial Texts and Contexts*[21]. Un feuilletage du *Postcolonial Commentary on the New Testament Writings* dirigé par Rasiah S. Sugirtharajah et Fernando F. Segovia[22] persuade d'ailleurs rapidement de la complexité de ces approches.

S'ils peuvent heurter certaines habitudes universitaires européennes, ainsi que les convictions (et pratiques !) bien ancrées dans certains milieux ecclésiaux, ces travaux conservent encore à la rationalité une place prépondérante. Les recherches sur le handicap la questionnent, en particulier en réfléchissant aux textes dans lesquels Jésus rencontre le trouble mental, comme l'explore Simon Wainwaring[23]. Renonçant au primat de la raison, ces analyses ne remettent pourtant pas en cause la centralité de l'humanité. Or, cette position est rejetée par des études « posthumanistes »[24]. Celles-ci contestent à l'être humain sa prééminence et tentent de prendre la place des animaux, en premier lieu, et plus globalement de la planète, comme le propose une série de commentaires *Earth Biblical Commentary*[25]. Stephen D. Moore, quant à lui, examine les limites de la corporéité dans la Bible, et en particulier tous les passages où le corps humain est

20. Rh. Graybill et L. R. Huber (éds), *The Bible, Gender and Sexuality*, T&T Clark, « Critical Readings », n° 3, 2021.

21. K. Sarkowsky et M. U. Stein (dir.), *Ideology in Postcolonial Texts and Contexts*, Brill Rodopi, « Cross / Cultures », n° 123, 2021.

22. R. S. Sugirtharajah et F. F. Segovia, *Postcolonial Commentary on the New Testament Writings*, Bloomsbury T&T Clark, 2009.

23. S. Wainwaring, *Mark, Mutuality and Mental Health. Encounters with Jesus*, SBL Press, « SBL Semeia Studies », n° 79, 2014.

24. Voir, par exemple, Jennifer L. Koosed (éd.), *The Bible and Posthumanism*, SBL Press, « SBL Semeia Studies », n° 74, 2014.

25. Margaret Daly-Denton, *John, An Earth Bible Commentary. Supposing Him to Be the Gardener*, Bloomsbury Academic, 2017.

envahi, possédé ou rendu fou. Dans deux ouvrages provocants, il s'interroge sur le corps même du Christ, torturé, mis à mort puis ressuscité et enfin partagé, et ses rapports avec ce que les Anglo-Saxons nomment *Undead Persons*, les « non-morts », ces zombies ou ces vampires sortis de leurs cercueils[26].

* * *

Ce rapide survol de l'histoire de l'exégèse montre que la guerre de tranchées entre historiens et théologiens à propos du Nouveau Testament n'a tout simplement plus de sens. Elle est l'héritage d'une polémique née au XIXe siècle, depuis longtemps sans assise. *Primo*, elle reposait sur une naïveté supposée des uns et une liberté de pensée tout aussi imaginaire des autres. Même si l'argument est spécieux, il a tellement bien marché que les chercheurs sur le Nouveau Testament sont devenus plus historiens que les historiens eux-mêmes, dans une sorte de compensation névrotique du stigmate. *Secundo*, elle se fondait sur le modèle d'un genre littéraire qui a connu de profonds bouleversements, le roman. Après Marcel Proust, le Nouveau Roman et la théorie littéraire des années 1960-1990, plus personne ne considère que toute narration a pour fin de mimer la réalité, ni même d'emprisonner dans une narration des petits faits vrais. *Tertio*, elle postulait une conception de la littérature et de l'écriture de l'Histoire, que ce même mouvement des années 1960 a révoquée en doute. Qui croit encore que l'Histoire a pour but de décrire les événements « tels qu'ils se sont vraiment passés », comme l'affirmait Johann Gustav Droysen au XIXe siècle ? Et qui ne voit que l'écriture du Nouveau Testament et celle de son exégèse est *aussi* le fruit d'appartenance (ou de non-appartenance) à certains groupes sociaux, d'accès (ou de non-accès) à l'écriture, d'intentionnalités qui vont au-delà de la narration elle-même et qui, justement, en représentent tout l'intérêt ? *Ultimo*, elle représente des préoccupations et des hiérarchies qui n'ont plus cours dans la vague récente de contestation des suprématies anciennes.

Renoncer au face-à-face mortel entre histoire et théologie, cela ne signifie pas renoncer à faire de l'histoire ou renoncer à faire de la théologie, c'est tout simplement sortir des faux-semblants. Combien sont-

26. Stephen D. Moore, *God's Gym : Divine Male Bodies of the Bible*, Routledge, 1996 ; *id.*, *Gospel Jesuses and Other Nonhumans. Biblical Criticism Post-poststructuralism*, SBL Press, « SBL Semeia Studies », n° 89, 2017.

ils ces catholiques ou ces protestants dévots qui ont passé leur vie à donner le change d'un prétendu détachement vis-à-vis de ce qui constitue l'objet de leur foi ? Et combien sont-ils ces ennemis de la croyance qui règlent leurs comptes en prétendant à l'impartialité ? On peut être heurté par certaines voies de l'exégèse actuelle, mais elles ont un avantage : contraindre l'interprète à assumer sa position sociale, historique, genrée et contextuelle d'interprète, mais aussi ses goûts sans snobisme, et sa foi sans remords. Pourquoi se piquer de ne comparer la narration du Nouveau Testament qu'à Gustave Flaubert ou Victor Hugo, quand on dévore des bandes dessinées et qu'on fait du *binge-watching* (« visionnage boulimique ») sur Netflix ? Et, réciproquement, pourquoi renoncer à utiliser Origène, saint Thomas d'Aquin ou Martin Luther pour privilégier des auteurs contemporains qu'on trouve secs et peu nourrissants ?

Régis BURNET

Retrouvez le dossier « **Bible** »
sur *www.revue-etudes.com*

MAISON
Saint Louis
BEAULIEU

ÉTVDES
REVUE DE CULTURE CONTEMPORAINE

LES JEUDIS D'ÉTHIQUE PUBLIQUE DE BORDEAUX

“Quel soin et quelle place pour les malades psychiatriques ?”

Soirée animée par **Agnès Auschitzka**, *journaliste et conférencière*

avec les interventions de
Dr Patrick Marlier, *psychiatre*
Tatiana Pacteau, *vice-présidente au tribunal judiciaire de Bordeaux*
et **Jean-Claude Aubert**, *délégué départemental de l'Union nationale de familles et amis de personnes malades ou handicapées psychiques (Unafam)*

Jeudi 5 mai 2022 de 19h30 à 21h
à la Maison Saint Louis Beaulieu
145, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux

Entrée libre en fonction des places disponibles.
S'inscrire à contact@maisonsaintlouisbeaulieu.fr
Tél. : 05 47 50 21 00

Soirée organisée par la revue *Études*, en partenariat avec les Chemins ignatiens bordelais, la paroisse Notre-Dame-des-Anges, le collège Tivoli et la communauté jésuite de Bordeaux.